

SIRI HUSTVEDT

Mères, pères et autres

Nouveaux essais

traduits de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Joly

ACTES SUD

Tillie

Ma grand-mère paternelle était rouspéteuse, grosse et formidable. Elle gloussait quand elle riait, ruminait dans son coin pour des raisons connues d'elle seule, aboyait ses opinions parfois un peu inquiétantes et parlait un dialecte norvégien qui m'était impénétrable. Alors même qu'elle était née aux États-Unis, elle ne maîtrisa jamais le son *th* en anglais et optait à la place pour un très direct *t*, parlant ainsi des “tings” et des “tunderstorms” et de “Tanksgiving¹”. Quand j'étais petite, sa chevelure était épaisse et blanche, et quand elle la laissait se dérouler, elle lui arrivait presque jusqu'à la taille. Avant que je la connaisse, elle avait été auburn. Elle perdit en épaisseur au fil des ans, mais je me souviens de mon émerveillement lorsque je la voyais tomber le long de son dos. Cela n'arrivait que tard le soir, après qu'elle eut retiré les épingle de son chignon devant le miroir terni, dans la minuscule chambre surannée, sentant un peu le moisi, de la ferme où elle vivait avec mon grand-père, qui avait sa chambre à lui, plus petite encore, sous l'avant-toit, à laquelle conduisaient d'étroites marches en bois, à un étage où nous n'étions que rarement autorisées à aller. Une fois ses cheveux déroulés et sa chemise de nuit enfilée, ma grand-mère enlevait ses dents et les plongeait dans un verre d'eau posé à côté de son lit, un acte qui nous fascinait, ma sœur Liv et moi, parce que, nous, nous

1. Au lieu des “*things*” – des choses –, des “*thunderstorms*” – des orages – et de “Thanksgiving”, cette fête nationale qui commémore l'installation des premiers colons en Amérique. (*Toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.*)

ne pouvions pas retirer le soir certaines parties de nos corps et les remettre à leur place le matin.

Cela dit, les dents amovibles n'étaient qu'une partie d'un être absolument merveilleux, même s'il intimidait parfois. Notre grand-mère épluchait les pommes de terre avec un couteau à légumes et à une vitesse qui me semblait être celle de la lumière ; elle tirait avec énergie des bûches de la pile de bois à côté de la maison et ouvrait d'un coup sec la lourde porte du cellier, d'un simple geste, aussi puissant que celui d'un homme, avant de nous conduire tout en bas, dans l'humide et froid repaire où, contre les murs en terre, des conserves se tenaient sagement alignées dans leurs bocaux de verre sur des étagères. C'était un endroit qui sentait le caveau (je ne sais si cette pensée m'était ou non venue à l'époque), et la petite expédition m'inspirait toujours une légère bouffée de peur, un sourd sentiment de menace – c'est que je m'imaginai être laissée là, abandonnée de tous, dans l'obscurité, entre bocaux, serpents et fantômes.

Elle était la seule grande personne que nous connaissions qui aimait raconter des blagues sur le caca. Elle se tordait de rire devant nos plaisanteries de petites filles faisant plouf plouf, comme si elle était une enfant elle-même, et les bons jours elle nous racontait des histoires remontant à sa lointaine enfance : comment elle avait appris à faire des pirouettes, à faire la roue et à marcher sur un fil, comment ses frères et elle hissaient des voiles sur leurs luges et comment le vent les entraînait brutalement et à toute allure d'un bout à l'autre du lac gelé, à deux pas de la ferme où elle grandissait. Avant que nous partions “en visite” – une expression qui signalait que nous étions sur le point de sauter dans la vieille Ford et de “passer voir” divers voisins –, grand-mère mettait son chapeau de paille orné de fleurs, qui était accroché à une patère derrière la porte d'entrée, et elle se saisissait de son sac à main noir au fermoir doré où se trouvait son petit porte-monnaie, et nous étions parties.

Ma grand-mère est morte à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Elle a été un certain temps un fantôme dans mon existence, avant de faire son retour dernièrement dans une image mentale. Je vois Matilda Underdahl Hustvedt venir vers moi tout en portant deux lourds seaux d'eau. Derrière elle, la pompe manuelle

rouillée, qui est toujours là, dans la propriété, et derrière la pompe les pierres qui avaient jadis constitué les fondements de la vieille grange, démolie bien avant ma naissance. C'est l'été. Je vois la robe d'intérieur en coton de ma grand-mère, boutonnée sur le devant. Je vois sa poitrine tombante, son large corps et ses jambes charnues. Je vois la chair flasque trembloter à l'arrière de ses bras tandis qu'elle marche avec les seaux en métal émaillé au bout de ses bras tendus, et je vois son regard ardent, ses yeux creux rougis derrière ses verres. Je sens la chaleur du soleil et le vent brûlant qui souffle à travers les plaines ondoyantes du Minnesota rural. Je vois un ciel immense et le vaste horizon vide interrompu par des bosquets d'arbres. Le souvenir que j'en garde s'accompagne d'un mélange de satisfaction et de douleur.

Tillie, ses amis l'appelaient Tillie, était née en 1887, d'un père immigré, Søren Hansen Underdahl, et de la seconde femme de Søren, Øystina Monsdattar Stondal, qui était probablement elle-même une immigrée, mais mon père ne le mentionne pas dans la chronique familiale qu'il écrivit pour nous, je ne peux donc l'affirmer. Dans tous les cas, le père d'Øystina était fortuné, et il laissa une ferme à chacune de ses trois filles. Tillie grandit sur la propriété de sa mère, à Ottertail County, dans le Minnesota, près de la ville de Dalton. Quand Tillie avait huit ans, sa mère mourut. L'histoire suivante, que ma grand-mère nous a racontée et que la sœur de mon père, tante Erna, nous a racontée, et que ma mère nous a racontée aussi, a fini par revêtir le statut de légende familiale. Après la mort d'Øystina, le pasteur local rendit visite à la famille et fit tout ce que les pasteurs luthériens faisaient lorsqu'ils se trouvaient au chevet de défunts. Peu de temps avant de quitter les lieux, il psalmodia pieusement, déclarant à toutes les personnes présentes que la mort prématurée de cette femme avait été "la volonté de Dieu". Et c'est alors que ma grand-mère, bien avant qu'elle devienne ma grand-mère, se mit à taper du pied de fureur et à hurler "C'est pas vrai ! C'est pas vrai !" Et elle était contente d'avoir agi ainsi, et nous l'étions aussi.

Tillie ne se rendit jamais au "vieux pays". Elle ne vit jamais la maison familiale de son père, à Undredal dans le comté de Sogn, dont la toute petite église est située presque au pied du flanc abrupt de la montagne qui s'élève directement des profondeurs

du fjord. Elle ne fit jamais part, à ma connaissance, du moindre désir d'y aller. Elle était rarement sentimentale. Son mari, mon grand-père, Lars Hustvedt, se rendit pour la première fois en Norvège à l'âge de soixante-dix ans. Il avait hérité d'un parent une petite somme avec laquelle il s'offrit un aller-retour en avion. Il alla à Voss, où son père était né, et fut accueilli à grandes embrassades par des parents qu'il n'avait jamais rencontrés. À en croire la légende familiale, il connaissait "chaque pierre" de la ferme familiale, Hustveit, par cœur. Le père de mon grand-père avait dû avoir le mal du pays, et ce mal du pays et les histoires qui accompagnaient un tel sentiment avaient dû rendre son fils nostalgique d'un foyer qui n'en était pas un, qui était plutôt une idée de foyer. Nous faisons nôtres les sentiments des autres, particulièrement de ceux que nous aimons, et nous imaginons que ce que nous n'avons jamais vu ni touché nous appartient à nous aussi, par la grâce d'un lien imaginaire.

De ce lien imaginaire, mon père a fait une vie. Après avoir combattu en Nouvelle-Guinée et aux Philippines durant la Seconde Guerre mondiale, et après une période japonaise, dans les rangs de l'armée d'occupation, il revint au pays pour reprendre ses études comme le permettait le G. I. Bill¹, études à l'issue desquelles il obtint un doctorat en études scandinaves à l'université du Wisconsin-Madison. Il enseigna la langue et la littérature norvégiennes au St Olaf College à Northfield, dans le Minnesota, et fut secrétaire de la Norwegian American Historical Association, travaillant de longues années à classer et annoter des fonds d'archives de familles immigrées, un travail pour lequel il ne fut jamais rémunéré.

Dans le texte qu'il nous laissa et qu'il intitula *La Famille Hustvedt*, on ne trouve que peu d'informations sur la famille de sa mère, à l'exception des quelques éléments évoqués plus haut relatifs à l'héritage d'Øystina. L'identité consciente de mon père était formée par la branche paternelle, et il s'intéressait autant qu'il lui était possible aux hommes originaires de Voss qui l'avaient précédé, à son

1. Loi votée aux États-Unis dans l'après-guerre qui permit aux soldats démobilisés de reprendre leurs études ou formations professionnelles avec le soutien financier de l'État américain.

grand-père, à son arrière-grand-père et à son arrière-arrière-grand-père. Je ne pense pas que mon père s'intéressa un jour de près à son ascendance maternelle. Tillie, très probablement, n'avait conservé ni archives familiales ni lettres de ses parents. Elle savait lire et écrire mais s'était arrêtée avant le secondaire. Les lettres qu'elle écrivit à son fils soldat témoignent d'une relative aisance mais parfois aussi d'une absence de maîtrise des règles grammaticales.

Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai été en mesure de réfléchir au problème de l'omission, à ce qui fait défaut plutôt qu'à ce qui est là, et que j'ai commencé à comprendre que le non-dit peut être aussi bruyant que ce qui est dit.

Ma grand-mère agaçait mon père, à tout le moins. Je le revois se hérissier en l'entendant proférer des idioties sur l'état du monde ou se murer dans le silence alors que nous étions à table. Il la rabrouait rarement mais son visage reflétait alors un vif mécontentement et, lorsque se produisaient ces conflits entre mère et fils, c'était comme si l'on me labourait la poitrine au plus profond, une sensation qui parfois devenait intolérable et me poussait à m'excuser pour fuir dans le jardin, loin de ce grand malaise familial la plupart du temps inexprimé – jardin où je pouvais étudier les raisins Concord encore verts virer lentement au bleu sous la tonnelle ou me jeter sur la pelouse et mordiller les extrémités blanches et sucrées des brins d'herbe. Même alors, je savais que l'exaspération de mon père dissimulait des histoires que je pressentais mais n'entendrais jamais.

Grand-père était une âme plus douce que grand-mère. Sur les trente hectares de la propriété, vingt avaient dû être cédés à la banque au cours de la Grande Dépression, et cet épisode expliquait leur dénuement. Ils avaient sans doute subsisté grâce aux allocations. Je ne sais pas exactement. Le salaire de mon père était modeste, et des années durant nous avons vécu sans savoir de quoi le mois prochain serait fait ; donc, quelle que soit l'aide qu'il leur apporta peut-être de temps à autre, elle ne pouvait de toute façon pas être bien grande. Mon grand-père avait cessé de vivre de son métier de fermier bien avant que je le connaisse.

Je n'ai pas de souvenir de mes grands-parents en train de converser ou de se toucher. Nous avons toutefois des photographies d'eux assis côte à côte.

Grand-père était un homme introverti, taciturne, qui lisait le journal du début à la fin, suivait la vie politique de près, passait de longues heures assis dans un fauteuil, dans le salon exigu, chiquait du tabac qu'il crachait dans une boîte à café posée à ses pieds. Il souriait avec bienveillance lorsque nous lui soumettions nos dessins et il nous donnait des berlingots, puisés dans un bocal qu'il gardait dans la cuisine. Après la mort de Lars, mon père me confia que "plus de la moitié" de son amour pour "cet endroit" – il entendait par là la ferme – s'était envolé. J'avais dix-huit ans et je pris le temps de méditer sur cette déclaration sibylline, en déduisant qu'il avait aimé son père plus qu'il n'aimait sa mère.

Lorsque Tillie était en train de mourir, ma mère passa un certain temps auprès d'elle, toute seule. Tillie se saisit à un moment de la main de ma mère et marmonna : "J'aurais dû être plus gentille avec Lars. J'aurais dû être plus gentille avec Lars."

Après la mort de sa mère, mon père fit un discours lors des funérailles, parlant d'elle comme de "la dernière pionnière". Mon père faisait d'excellents discours. Il écrivait bien et avec esprit. Mais son éloge funèbre avait quelque chose de distancié, comme s'il contemplait son enfance de très loin, et comme si le lien qui le rattachait à cette femme qui l'avait porté, lui avait donné le sein et avait pris soin de lui, faisait défaut. Où était-il passé, ce lien ? S'était-il évanoui dans l'amertume de la vie de couple de ses parents ? Un autre élément, bien plus obscur et difficile à définir, était-il aussi à l'œuvre ? La dette à l'égard de la mère disparaissait-elle dans la contrée oubliée de la mère et des mères ? Dans le domaine muet de l'utérus où débute chaque existence humaine et d'où naît chaque être humain – un territoire que la culture occidentale a soigneusement refoulé, supprimé ou évité dans des proportions que j'en suis venue à considérer comme inouïes ? Pour mon père, il avait été "naturel" d'omettre la "branche Tillie" de la famille, sa branche maternelle, parce que dans le monde de mon enfance nous ne disions pas le temps par les mères mais seulement par les pères. C'est le nom du père qui imprime sa marque sur une génération et ensuite sur la suivante. Je soupçonne maintenant *La Famille Hustvedt* d'avoir en partie servi à réhabiliter les patriarches qui avaient été réduits à néant par l'histoire, une histoire qui incluait ce dont mon père avait été témoin

petit garçon – les humiliants déboires de son propre père, que le fils avait intériorisés comme les siens propres en s’identifiant intensément à lui.

Ma grand-mère fit elle aussi l’expérience de la perte. Elle hérita de l’argent de son père, le plaça à la banque et le préserva. J’ignore de quel montant il s’agissait, mais c’était *son* argent. Des années plus tard, après que David, le frère de mon grand-père, eut perdu ses deux jambes dans un accident du travail, sur la côte Ouest, elle débloqua cet argent pour lui payer des prothèses. L’argent fut envoyé mais le frère disparut dans la nature. Des années plus tard, David Hustvedt mourut à Minneapolis, où il était parti vendre des crayons dans la rue. Il parvenait à se déplacer en glissant ses genoux dans des chaussures. “Dave l’homme aux crayons”, c’était ainsi qu’on l’appelait dans la rue. J’ai utilisé cette histoire dans un roman, *Élégie pour un Américain*.

Mes parents sont morts. À l’heure où j’écris ces lignes, ma mère est décédée il y a seulement trois mois. Elle est morte le 12 octobre 2019, à l’âge de quatre-vingt-seize ans. Mon père, lui, est mort le 2 février 2004. J’aurai soixante-cinq ans le 19 février 2020, le même jour où ma mère aurait fêté ses quatre-vingt-dix-sept ans si elle avait vécu. Ni l’un ni l’autre n’est mort jeune, et même si je meurs bientôt, aujourd’hui ou demain, je ne mourrai pas jeune non plus.

Mes parents se sont rencontrés à l’université d’Oslo en 1950 ou 1951. Ma mère y étudiait, et mon père y était présent dans le cadre d’une bourse Fulbright. Née à Mandal, ma mère était ensuite partie à l’âge de dix ans vivre à Askim, une ville située à la périphérie d’Oslo. Bêtement, il me fallut du temps pour réaliser que mes deux parents avaient passé la fleur de leur jeunesse par temps de guerre ou sous occupation militaire. Mon père avait dix-neuf ans lorsqu’il reçut son ordre de mobilisation. Ma mère dix-sept lorsque les nazis envahirent la Norvège, le 9 avril 1940.

Quelques années après avoir rencontré le petit-fils d’immigrés norvégiens, ma mère devint elle-même une immigrée norvégienne, mariée et vivant dans le Minnesota.

Ma mère ignorait que les parents du fringant Américain qu’elle avait rencontré à l’American Club d’Oslo vivaient dans

une ferme sans eau courante, qu'ils n'avaient pas eu l'électricité jusqu'à ce que mon père l'y installât après la guerre, et qu'aucun des deux n'avait achevé son cursus à l'école primaire, sans parler d'aller plus loin. Elle ne savait pas qu'ils ne pouvaient compter que sur deux poêles à bois pour se chauffer durant les hivers glacés du Minnesota. Mon père ne dit jamais rien de tout cela à ma mère. Il lui laissa le soin de le découvrir par elle-même. Les raisons de son silence sont enterrées avec lui.

Petites, mes sœurs et moi-même ne pensions pas que nos grands-parents étaient pauvres. Ce n'était pas que nous ignorions la signification du mot, mais plutôt que nous n'imaginions pas qu'il puisse être appliqué à des membres de notre propre famille. Le mot *pauvre* renvoyait à l'univers des contes, au couple vivant avec trois filles ou trois fils dans une petite maison au cœur des bois, ou à de très lointains "bas quartiers" de grandes villes que nous n'apercevions qu'à la télévision dans des tons gris changeants. Mes grands-parents semblent s'être raisonnablement bien débrouillés à l'époque où mon père, l'aîné des quatre enfants, et sa sœur, Erna, la deuxième, étaient encore petits ; mais lorsque la Grande Dépression frappa, le précaire équilibre financier du ménage fut rompu et c'est alors que tout s'effondra. Si elle était toujours habitée, je me souviens de la ferme comme d'un endroit figé dans le temps, depuis 1937 environ. C'était sa paralysie qui définissait le lieu.

Nous – les quatre sœurs et nos cousins – en dispositions entièrement lorsque nous venions y passer une partie de l'été. C'était notre pays des merveilles. Nous grimpons sur le siège du tracteur immobilisé dans les hautes herbes, près du verger, des pommiers et des poiriers. Nous nous juchions avec bonheur au sommet de la carcasse d'une vieille automobile abandonnée sur la propriété. Nous adorions les tonneaux pour eau de pluie alignés à côté de la maison et les mystérieux monticules de camelote entreposée dans le petit garage blanc, parmi lesquels un réfrigérateur au rebut, dont la vue me terrifiait parce que j'avais entendu parler d'un petit garçon qui s'était enfermé à l'intérieur et qui en était mort. J'aimais la bassine qui servait d'évier et le savon gris Lava avec des éclats de pierre ponce spécialement fabriqué pour les fermiers et les mécaniciens. J'aimais la cuvette et la louche au long manche

que nous utilisions pour boire de l'eau. Je me revois courir avec un point de côté, des taches d'herbe sur les genoux et les paumes, des petites coupures et piqûres d'insectes, me ruer à l'intérieur en quête de pansements et de verres de limonade, et je revois nos jeux : nous jouions comme des fous au gendarme et aux voleurs, au naufrage, à la tornade, au kidnapping et aux pirates.

Lorsque ma mère confia à Tillie qu'elle m'attendait – c'était un mois de juillet et mes parents allaient se marier le mois suivant, en août –, ma grand-mère laissa échapper un peu d'air entre ses lèvres, émit un "puh", et écarta le sujet d'un revers de main. Cela n'avait aucune importance. "Grand-mère s'en fichait", me dit ma mère de nombreuses années plus tard alors qu'une nuit nous étions restées à parler jusque tard dans la nuit.

Il existe une histoire que mon père n'a pu se décider à écrire, un épisode qu'il n'a pas intégré dans l'histoire familiale ni dans ses Mémoires, mais que j'ai apprise un jour, non de sa bouche à lui mais de celle de sa sœur ou de l'un de ses frères, une histoire qui fut par la suite confirmée par ma mère. Au paroxysme de la Grande Dépression, un inspecteur du travail visita la ferme, déclara que les vaches laitières souffraient de fièvre aphteuse et ordonna d'abattre le cheptel entier. Une fois menée à bien la terrible besogne, il s'avéra – je ne sais comment – que les vaches n'avaient pas été malades. L'inspecteur s'était trompé. Aucune indemnisation ne fut versée.

L'image de ce carnage – dont je n'ai pas été témoin – m'est restée en tête des années durant.

Mon père, je crois, haïssait l'endroit autant qu'il l'aimait.

Le paysage est inchangé. Les terres arables s'étendent toujours sur des kilomètres à la ronde, mais désormais sous les auspices d'immenses fermes ou de ce que l'on appelle aujourd'hui l'"agrobusiness". La ferme se tient au milieu de ses huit hectares restants tel un monument vide dédié à la mémoire familiale, non loin de l'Urland Church où l'urne accueillant les cendres de mon père fut enterrée dans une tombe proche du bois qui jouxte le cimetière. À ses côtés, dans une autre urne, se trouve la moitié des cendres de ma mère. Cet été, ses quatre filles porteront l'autre moitié de ce qui fut jadis ma mère en Norvège, à Mandal, où elle est née. À proximité de ces deux urnes reposent mes

grands-parents, Lars et Matilda, ainsi que mon oncle Morris et mon oncle Mac McGuire, un policier irlandais qui avait épousé tante Erna et qui décéda à l'âge de cinquante-deux ans seulement, se retrouvant après sa mort au milieu de tous ces Norvégiens. Le pays semble le même, mais les immigrants et leurs enfants qui savaient encore parler le norvégien sont morts. Les membres de la génération de mon père, la troisième, la dernière à parler encore la langue, sont presque tous morts désormais, eux aussi. Les enfants de ma génération, qui sont venus après eux, se sont comme fondus dans l'Amérique blanche. Pour beaucoup, leur rapport à leur histoire familiale, une histoire d'immigration, est au mieux ténu, se résumant à quelques talismans : un pull norvégien aux mailles serrées ou alors un plat de *lefse* – le pain azyme moelleux à base de pomme de terre, la spécialité de ma grand-mère. Il est délicieux tartiné de beurre et saupoudré de sucre, puis roulé et avalé d'un trait ou dégusté lentement, selon la préférence de chacun.

Le climat du Minnesota est extrême : l'été, la chaleur s'y fait brutale et l'hiver la région est battue par des vents violents et en proie à des températures bien inférieures à -20°C . Vivre sur ces terres, c'était lutter périodiquement pour survivre aux intempéries. Mon père se souvenait de la sécheresse, des criquets et des routes longtemps fermées en raison des "neiges". Lorsque les routes étaient impraticables en voiture, ils se déplaçaient en traîneau à chevaux, un souvenir qui faisait naître un sourire de plaisir sur le visage de mon père. Tillie était terrifiée à l'idée d'emprunter ces routes verglacées et elle préférait rester à la ferme lorsque la méchante neige fondue se mettait à tomber et que la radio ou la télévision mettaient en garde la population locale. Je me souviens de sa voix qui se brisait, chargée d'angoisse, au téléphone avec mon père. Elle ne prendrait pas la route pour Northfield – quatre heures au total – dans ces conditions. J'imagine que Tillie se rappelait alors quelque effrayante expérience faite en roulant sur des routes glissantes, mais j'ignore laquelle.

Nous sommes tous faits, à un degré ou un autre, de ce que nous appelons la "mémoire", non seulement de fragments et segments temporels s'offrant à nous dans des images qui se sont affirmées à force de répéter telle ou telle histoire, mais aussi de

souvenirs trouvant à s'incarner sans être pour autant intelligibles – l'odeur qui apporte avec elle quelque chose de perdu ; le geste ou le contact d'une personne qui nous en rappelle une autre ; un son, distant ou proche, qui amène avec lui un effroi inconnu. Et puis il y a les souvenirs des autres que nous faisons nôtres et dont nous faisons catalogue avec nos propres souvenirs, en les confondant parfois les uns les autres. Et il y a encore les souvenirs qui changent, parce que la perspective a été bouleversée – ma grand-mère m'est revenue sous un autre aspect. Elle a été remémorée et reconfigurée.

À l'époque où mon arrière-grand-père, Ivar Hustvedt, arriva dans le Minnesota, en 1868, la tribu dakota avait cédé près de dix millions d'hectares de terres au gouvernement américain après avoir été contrainte de signer en 1851 le traité de la Traverse des Sioux, à l'issue duquel le peuple dakota, un peuple nomade, s'était retrouvé parqué dans une réserve, sur une étroite bande de terre longeant la Minnesota River. En 1853, la terre fut ouverte aux colons et les Norvégiens commencèrent à arriver. En 1862, alors que la guerre civile faisait rage, un petit nombre d'Indiens Dakotas, qui éprouaient un sentiment de trahison à la suite du non-respect des traités signés et qui faisaient face à une famine, se vengèrent en attaquant une famille de colons. Après cela, le Minnesota s'embrasa. Des Indiens Dakotas, des immigrants et des soldats américains perdirent la vie dans ces nombreuses batailles. Mes grands-parents entendirent certainement des histoires, des histoires consacrées aux événements qui s'étaient produits avant l'installation sur place de leurs propres parents, des histoires sur les guerres indiennes et la guerre de Sécession, lors de laquelle un régiment de Norvégiens, conduit par le colonel Hans Christian Heg, un abolitionniste convaincu, combattit pour l'Union. Ils furent enrôlés sitôt entrés sur le territoire du Minnesota. Les hommes ne parlaient pas anglais. Ils combattirent en parlant le norvégien.

Après avoir reçu une lettre de son frère Torkel lui faisant part de son intention de le rejoindre en Amérique, Ivar prit la plume pour lui dire de ne pas venir.

Ceux qui quittèrent la Norvège – un quart de la population totale du pays –, qui immigrèrent au fil de grandes vagues successives tout au long du XIX^e siècle et jusque dans le XX^e, n'étaient pas

des gens fortunés. Beaucoup étaient des fermiers sans ferme – des fils qui, parce qu'ils n'étaient pas les aînés, parce qu'ils étaient les second, troisième ou quatrième de leur fratrie, n'étaient pas destinés à hériter de quoi que ce soit. Ils étaient partis pour la ville afin d'y trouver du travail, mais le travail n'y était pas toujours au rendez-vous, et il y avait de la terre en *Amerika*. Les hommes venaient seuls ou accompagnés de leurs femmes. Certains parvenaient à vivre leurs vies sur les plaines, répondant en cela au profil de l'immigré type qui réussissait à se fondre dans le mythe américain du robuste pionnier travaillant à "domestiquer" le territoire "sauvage". Mais beaucoup retournaient au pays. Certains sombrèrent dans la folie. En 1932, Ørnulf Ødegård mena à bien une vaste enquête psychiatrique qui permit de conclure que le nombre d'immigrés norvégiens qui avaient été traités pour des troubles psychiatriques dans le Minnesota était significativement plus élevé que celui des Norvégiens restés au pays et des Américains de naissance d'origine norvégienne souffrant à la même époque de mêmes troubles. Ødegård émit l'hypothèse que cette différence notable s'expliquait par les rudes réalités de l'immigration, par le fait d'être un étranger dans un étrange pays¹.

Bien sûr, c'est là une explication que permet le recul, le passage du temps, et je suis certaine que ce ne fut pas la vision des choses de ma grand-mère tandis qu'elle se démenait au quotidien pour nourrir et vêtir ses enfants après que son mari fut parti travailler comme ouvrier agricole dans des fermes du voisinage – plus tard, durant la guerre, il traversa le pays pour aller travailler dans une usine d'armement, dans l'État de Washington. Père et fils s'y retrouvèrent. Mon père avait été affecté à une unité de renseignement, il avait suivi un entraînement dans l'Oregon dans le cadre d'un plan provisoire élaboré par les Alliés visant à débarquer en Norvège. Qu'est-ce qui l'avait qualifié pour cela ? Un test avait permis de conclure à un QI élevé et il parlait norvégien. Dans ses Mémoires, mon père se souvient des retrouvailles avec son propre père, du fait qu'il portait encore son alliance et du bonheur qu'il en conçut. Nulle part ailleurs

1. Allusion à un passage de l'Exode dans la Bible King James – "*I have been a stranger in a strange land*" –, dont il sera question plus loin, dans un autre essai.

dans ces Mémoires il n'est fait mention de l'amertume conjugale et de la distance qui s'était instaurée entre ses parents. On n'y trouve aucune autre mention d'alliances portées ou retirées ; la douleur causée par la vue d'un doigt nu, exact contraire du doigt portant le signe du pacte marital, n'y est jamais évoquée.

Ma grand-mère avait l'habitude de dire qu'elle n'aurait pas dû se marier avec Lars. Nous l'avons tous entendue dire cela. Nous avons tous pensé qu'il était terrible de dire une chose pareille.

Je ne sais à quel moment mon grand-père perdit courage et disparut en lui-même. Je sais qu'il était coutumier des cauchemars et qu'il lui arrivait de se réveiller en hurlant, et qu'un jour il martela de coups de poing le plafond de la petite chambre où il dormait. Comment ai-je appris cela ? Je ne m'en souviens guère, mais des secrets avaient fait leur chemin au sein de la famille, des secrets chargés d'émotions. Je les voyais comme des pierres amassées dans les poches intérieures du pardessus d'un homme corpulent, et porter ce manteau c'était comme être lesté par le fardeau de la honte. Les adultes s'imaginaient-ils que nous, les enfants, ne le sentions pas ? En avais-je possiblement une perception plus vive que mes sœurs et mes cousins ? Il m'est arrivé auparavant d'utiliser l'image d'un diapason, mais c'est ainsi que je me souviens de mon moi de petite fille, comme d'un instrument réverbérant, non les sons, mais les sentiments, dans les diverses pièces où je me retrouvais avec les adultes et leurs émotions mêlées d'amour et de haine – des émotions qui avaient dû s'entremêler avec les miennes ainsi qu'avec un fervent désir d'échapper à bon nombre d'entre elles, si oppressantes. Mais ce désir était aussi indicible pour moi qu'il l'était pour mon père. Ma grande chance, c'est que je peux l'écrire maintenant.

Les Scandinaves en général et les Norvégiens en particulier sont souvent dépeints comme des gens stoïques et refoulant leurs émotions, qui gardent leurs tourments pour eux au lieu de les extérioriser. Henrik Ibsen faisait défiler sous le regard du public de ses pièces des secrets et des fantômes, et l'angoisse et la culpabilité qu'ils généraient chez les personnes qui étaient possédées par eux. Mon père enseignait les pièces d'Ibsen. C'était d'ailleurs son cours favori. Alors qu'il était en train de mourir, il me demanda ce que je pensais de *Rosmersholm*, et j'aurais aimé mieux me souvenir

de cette pièce. Je la relus après sa mort. Elle est dense et profonde et saturée de peurs et d'espoirs à caractère sexuel et politique, exprimés et inexprimés. Le personnage principal de la pièce est Rebekka West, une incarnation de l'ambition dévorante, un personnage d'une immense complexité psychologique et d'une tout aussi grande ambiguïté morale. Elle est coupable d'avoir poussé au suicide Beate, l'épouse de Romers, l'homme qu'elle aime. C'est aussi une créature faite d'idéalisme débordant, de rage silencieuse et d'intelligence stratégique. Ibsen explorait avec une féroce lucidité la position impossible des femmes dans le monde des pères. "À coup sûr, tu étais la plus forte à Rosmersholm, dit Rosmer à Rebekka. Plus forte que Beate et moi-même réunis."

Mon grand-père n'avait pas la force de ma grand-mère. Il n'avait pas sa *chutzpah* – pour soutirer un mot à une autre culture immigrée que j'ai épousée avec mon mari, la culture des Juifs d'Europe centrale qui, eux aussi, étaient arrivés par vagues en Amérique au XIX^e siècle. Tillie fit et vendit des *lefse* pour conjurer le désespoir. Une autre rumeur courait à son sujet : on disait qu'un jour elle avait pris quelque chose dans un magasin – qu'elle avait *volé*. Ma mère me raconta cela à voix basse. On ne connaissait pas les détails de l'affaire. Peut-être Tillie avait-elle *volé*. Elle n'alla pas en prison. Je ne suis pas scandalisée.

L'histoire que je veux raconter maintenant, je l'ai apprise de ma mère, mais elle appartenait à grand-mère. Un été, mes cousins qui vivaient à Seattle rendirent visite à leur famille dans le Midwest. Oncle Stanley était le seul membre de la progéniture Hustvedt à être parti vivre loin. Sa femme, Pat, et lui-même étaient des parents sévères. Ils ne sanctionnaient et menaçaient de punir – ce qu'ils faisaient souvent – que leurs quatre enfants, mais lorsque je me retrouvais à portée de voix de leurs très autoritaires directives, mes membres ne manquaient pas de se raidir et les battements de mon cœur de s'accélérer. J'étais en alerte par procuration. Ils vivaient dans un monde et nous dans un autre, et il était étrange que les deux mondes entrassent en collision à la ferme. Je savais que mes parents, adeptes du *laisser-faire*^{*1}, n'appréciaient

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

pas cette manière de procéder qui n'avait rien à voir avec la leur, mais ils la toléraient en silence. Parmi les adultes, seule grand-mère ne cachait pas sa désapprobation. Elle laissait échapper des grimaces, marmonnait, secouait la tête et gloussait lorsque son fils et sa belle-fille donnaient leurs ordres. Cela, je m'en souviens.

Mais ce dont je ne me souviens pas, parce que je n'étais pas présente, c'est de cet épisode. Stanley et Pat laissèrent pour quelques jours leurs enfants à grand-mère et grand-père pour partir seuls sur les routes. Grand-père n'est pas un protagoniste actif de cette histoire mais, quel que soit l'endroit où il se trouvait, il est de toute façon difficile de l'imaginer possédé par le moindre désir d'interférer avec les intentions de sa femme. Grand-mère raconta à ma mère que les enfants et elle-même avaient regardé la voiture des parents s'éloigner, passer devant l'Urland Church, avant de disparaître une fois grimpée la petite colline. C'est alors qu'elle se tourna vers ceux dont elle allait avoir la garde quelques jours, leur fit un petit signe de tête et leur annonça : "OK, maintenant, *déchaînez-vous.*" Et on peut dire que le message fut reçu cinq sur cinq. Ils poussèrent des hurlements, des huées, se roulèrent dans la boue de l'allée, lancèrent dans les airs tout ce qui se trouvait à portée de main, coururent à en perdre haleine dans et hors de la maison, claquèrent les portes, donnèrent de grands coups de pied aux arbres et aux clôtures et se crachèrent dessus dans une orgie de liberté, ma grand-mère observant tout cela, assise calmement sur la pelouse, un sourire complice de plaisir sur le visage.

Comme je suis lasse des récits rebattus sur les grands-mères, qui sont les objets de tant de baragouin culturel, et pas seulement du genre carte de vœux rose bonbon, bien qu'il y ait beaucoup de cela. "Une grand-mère, c'est de chaleureuses étreintes et de doux souvenirs", nous dit la très édifiante Barbara Cage. Comme ont été commodes les platitudes et les histoires à n'en plus finir sur la chaleur, la bonté, le sacrifice et la souffrance poignante de grand-mère... Ressassées à n'en plus finir pour reconforter les générations suivantes et désamorcer la moindre menace représentée par tout ce qui se situe à leurs antipodes.

Tillie était une femme difficile. Elle ne réfrénait pas ses élans de rébellion ni ses éclats de rire caustiques ni sa joie sans mélange. Et elle ne dissimulait pas sa fureur lorsque celle-ci déferlait.

Table

Tillie	7
L'océan de ma mère et comment il devint le mien.....	25
Pierres et cendres.....	27
Une promenade avec ma mère.....	33
États d'esprit.....	69
Des mentors fantômes.....	73
Des frontières ouvertes : récits de vie d'une vagabonde intellectuelle	85
Notes de New York.....	111
La lecture par temps de pandémie.....	119
Lorsque je t'ai rencontré je me suis vu comme un autre	125
L'avenir de la littérature.....	129
Histoires de traduction.....	151
Les variations Sindbad : un essai sur le style.....	161
La plume lui avait échappé.....	191
L'énigme de la lecture	201
Une chose vivante	239
Une visite à saint François	243

Deux à la fois	249
Que veut un homme ?.....	289
Bouc émissaire	329
<i>Remerciements</i>	367
<i>Premiers lieux de publication, circonstances des interventions et sources diverses</i>	369

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 2023
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES